C'était au milieu de la nuit, dans le box de Belle Intrigante. La jument s'était couchée pour mettre bas son poulain. Mes parents l'aidaient : mon père tirait le poulain par les pieds, tandis que ma mère tenait la queue de la jument. C'est comme ça qu'ils font depuis toujours. Entre le mois de février et le mois d'avril, une vingtaine de poulains, tous des trotteurs, naissent chaque année au haras de Saint-James. Parfois les voisins viennent leur donner un coup de main quand ça se passe mal. Là, tout se passait bien, les sabots du poulain venaient d'apparaître sous la queue de la jument, il était en train de sortir, lorsque tout à coup ma mère a été prise de douleurs. De très violentes douleurs. Lâchant la queue de la jument, elle est allée s'asseoir sur le tabouret,

le dos contre le mur, et elle est restée comme ça, raide, les mains accrochées au bord du tabouret, attendant que les contractions lui passent, mais ça ne passait pas, ça ne voulait pas passer.

– Comment ça va ? lui a demandé mon père.

– Ça va aller, ne t'en fais pas.

– Tu es sûre ?

– Oui, ça va aller.

La queue de la jument n'étant plus tenue, elle fouettait le visage de mon père, violemment, comme des gifles, mais il devait continuer à tirer le poulain par les sabots :

– Tu es sûre, il répétait, tu es sûre que ça va ?

– Je te dis que ça va passer.

Le poulain sortait, sortait, et mon père tirait, les canons, les boulets, et quand la tête du poulain est apparue, ma mère a poussé un cri, secouée par la douleur. Elle est tombée du tabouret et a commencé à se tordre, par terre, dans la paille, tout en disant à mon père :

– Ça va, ça va.

Entre deux hurlements, des hurlements à faire trembler les murs de l'écurie, elle murmurait :

– Ça va, ça va aller.

Et en effet, ça allait, on aurait même dit qu'elle était heureuse, qu'elle criait de douleur et de joie, les deux mélangées. La joie parce qu'elle voyait sortir le premier poulain de sa jument préférée : il avait passé la tête, mon père tenait cette tête entre ses mains, et tirait, ça sortait du corps de la jument. Et en même temps ma mère pleurait parce qu'elle était en train de mettre au monde un enfant, moi, qui lui déchirait le ventre. Ainsi la douleur et la joie l'étourdissaient, elle ne savait plus ce qui la rendait le plus heureuse, le poulain ou l'enfant, ou les deux, elle était ivre de rires et de cris, secouée de spasmes, pleurant de ne pas savoir pourquoi elle pleurait.

Réveillé par les cris de ma mère, Dédé est arrivé au box. C'est le plus ancien des lads du haras, il a l'habitude des naissances, lui aussi, et tandis qu'il se portait au secours de mon père, Wanda est arrivée, elle aussi réveillée par les cris de ma mère. En voyant ce qui se passait, Wanda a fait le signe de croix.

– Va chercher de l'eau, lui a dit mon père. Une grande bassine d'eau, et des serviettes.

La pauvre ne parlait pas français, elle venait tout juste de débarquer de sa Pologne natale, mais le vocabulaire des accouchements est partout le même, elle n'a pas eu besoin de chercher dans son dictionnaire de poche, elle a foncé à la cuisine pour rapporter tout ça.

Mon père a retiré ses gants pour sortir son portable de la poche arrière de son pantalon et téléphoner au docteur Leclerc :

– Faut venir tout de suite, il a dit, Marie va mettre bas.

– Tu veux dire qu'elle est en train d'accoucher ?

– Oui, c'est ça, mais fais vite, nom de Dieu !

Il a remis ses gants et avec Dédé il a fini de sortir le poulain. Ma mère hurlait toujours. La jument soufflait. Quelle ambiance. Le poulain était dans la paille. Dédé a coupé le cordon ombilical qui le reliait encore à sa mère. Puis il a passé les ciseaux à mon père qui les a nettoyés, parce qu'il allait en avoir besoin.

Wanda est arrivée avec la bassine, les ser-

viettes, elle a placé tout ça à côté de ma mère qui n'arrêtait pas de s'évanouir, de revenir à elle, et de retomber dans les vapes. En voyant les eaux s'écouler, Wanda a encore fait le signe de croix.

– On va y aller, lui a dit mon père en s'essuyant le front.

Mon père n'avait jamais accouché une femme. Des juments, oui, et par tous les temps, mais une femme, jamais. Encore moins la sienne. Il a installé ma mère sur les serviettes, lui a relevé les jambes.

Pendant ce temps-là, au fond du box, Dédé finissait de délivrer la jument, sortant le placenta. Elle tremblait, finissait de souffrir. Et le poulain restait là, sans bouger, l'air ahuri, étourdi, ne comprenant pas du tout ce qui venait de lui arriver. Jusqu'à ce que sa mère commence à le lécher pour le nettoyer, c'est là qu'il a compris qu'il venait de naître.

Du côté de ma mère, c'était le sommet des cris, elle transpirait, se tordait, oubliait complètement de respirer comme on le lui avait appris à la clinique. Elle plantait ses ongles dans les bras